

Rencontre avec le Commandant

La première résistance aux talibans

Extrait des mémoires de l'ambassadeur
Mahmoud Saikal

Ancien représentant permanent de l'Afghanistan auprès des Nations unies
(2015-2019), vice-ministre des Affaires étrangères (2005-2006), ambassadeur et
consul général honoraire en Australie (1994-2005)

Publié par Massoud Foundation Australia, Sydney
9 septembre 2026

Impression et production : Snap Print Solutions, Wetherill Park NSW 2164

Traduction française

Prologue

La chute de Kaboul, le 27 septembre 1996, reste l'une des nuits les plus inoubliables de ma vie. Depuis Canberra, où j'exerçais les fonctions de consul général honoraire d'Afghanistan, j'ai vu avec stupeur les talibans s'emparer de la capitale. Les communications ont été coupées d'un coup, et je n'avais aucun moyen de savoir si mes proches, mes collègues, mes amis ou les institutions avaient survécu.

On a bientôt appris que le commandant Ahmad Shah Massoud, alors ministre de la Défense, avait lancé une contre-offensive dans la plaine du Shomali. Ce fut notre première bouffée d'espoir. Le gouvernement s'est reformé dans le nord-est et le ministère des Affaires étrangères a fonctionné depuis notre mission auprès des Nations unies à New York. Comme aucun fonds ne parvenait à Canberra, j'ai installé le consulat dans une chambre libre de mon domicile, où mes enfants considéraient jusqu'au moindre crayon comme « propriété de l'État ».

Alors que les talibans imposaient des interdictions massives sur la musique, l'art, la photographie, la télévision, les droits des femmes et d'autres libertés, les lettres d'Australiens affluaient, exprimant indignation et inquiétude. À l'intérieur de l'Afghanistan, des dirigeants multiethniques ont formé le Front islamique uni pour le salut de l'Afghanistan afin de résister aux forces talibanes, soutenues par les services de renseignement pakistanais (ISI), Al-Qaïda et d'autres réseaux extrémistes responsables de graves exactions et de violations des droits humains.

L'attention internationale s'est accrue lorsque le journaliste australien Mark Davis s'est rendu dans la vallée du Panjshir avec mon aide et a réalisé sur le commandant Massoud un documentaire diffusé dans le monde entier. Les talibans ont tenté d'obtenir mon renvoi, mais après des démarches diplomatiques urgentes, l'Australie a rejeté leur demande.

Lorsque le Pakistan, l'Arabie saoudite et les Émirats arabes unis ont reconnu le régime taliban, j'ai publié une déclaration défendant la légitimité des autorités afghanes et condamnant l'ingérence étrangère. J'ai aussi dû répondre aux fausses affirmations d'un individu qui, en Australie, se présentait publiquement comme le représentant des talibans.

Nos plus hauts responsables diplomatiques — le ministre des Affaires étrangères par intérim Abdul Rahim Ghafoorzai, le vice-ministre Dr Abdullah et l'ambassadeur Ravan Farhadi — ont averti le monde que l'Afghanistan sous le régime taliban risquait de devenir un foyer du terrorisme. En 1998, l'ambassadeur Farhadi s'est rendu en Australie pour

plaider l'alignement de la position australienne sur celle des Nations unies.

Au plus fort de la résistance politique, civile et militaire, je me suis rendu dans le nord-est de l'Afghanistan en 1998, pour y travailler sur des projets de développement et passer du temps auprès du commandant Massoud. Ces années ont mis à l'épreuve le sens du devoir, la résilience et la foi en l'avenir de l'Afghanistan ; elles restent parmi les chapitres les plus marquants de ma vie.

Un quart de siècle après l'assassinat du commandant Massoud par des agents d'Al-Qaïda, et avec le retour des talibans au pouvoir, le moment est venu de présenter mes mémoires de cette visite de 1998.

Mahmoud Saikal

9 septembre 2026

Le séisme de Rustaq et mon projet de me rendre en Afghanistan

Le 3 février 1998, un séisme dévastateur de magnitude 6,1 sur l'échelle de Richter a frappé la province de Takhar, dans le nord-est de l'Afghanistan. Son épicentre se situait dans le district de Rustaq, où les destructions ont été les plus graves. La catastrophe a coûté la vie à environ quatre mille personnes dans vingt-huit villages, laissé des milliers d'autres sans abri et réduit en ruines de nombreuses constructions en pisé et en briques de terre. La zone étant sous le contrôle de notre gouvernement, plusieurs bataillons ont été déployés pour appuyer les opérations locales de recherche et de sauvetage. Une commission spéciale, dirigée par le vice-ministre des Affaires étrangères, le Dr Abdullah, a été créée pour coordonner l'aide humanitaire.

Rustaq se trouve à environ 130 kilomètres au nord de Taloqan, la capitale provinciale. Dans les jours qui ont suivi le séisme, et pendant de longues semaines encore, les secouristes et les organisations humanitaires n'ont cessé de souligner l'éloignement de Rustaq, l'inaccessibilité de ses villages dispersés et les conditions hivernales rigoureuses qui entravaient les opérations de secours. Les rapports notaient également que les rares ONG actives dans la région disposaient de moyens logistiques limités. Parmi les premiers intervenants figuraient l'Iran, le Tadjikistan, le Pakistan, le Comité international de la Croix-Rouge (CICR), l'Inde, les Nations unies, AfghanAid et le programme canadien Remote Communities Development.

Malgré ces efforts, chaque soir en rentrant de mon travail d'architecte — j'avais alors quitté Robert Peck von Hartel Trethowan pour rejoindre Cox Architects — je lisais des récits de plus en plus accablants sur l'isolement de la région et sur l'acheminement lent et dangereux de l'aide. Faute d'infrastructures de communication, le monde n'a mesuré l'ampleur réelle du désastre que 48 heures après les premières secousses. Dans les jours et les semaines qui ont suivi, des témoignages bouleversants de survivants ont peu à peu émergé.

Pendant ce temps, les talibans cherchaient à exploiter la crise en lançant plusieurs bombardements sur la ville de Taloqan, alors que la population pleurait ses morts.

Le 11 février 1998, j'ai lancé en Australie, par l'intermédiaire du consulat, un appel aux dons pour les victimes du séisme afghan. Les membres de la communauté afghane, avec l'ensemble de la communauté musulmane, se sont mobilisés rapidement. En un mois, plus de 14 000 dollars australiens ont été réunis.

Un soir, après avoir lu encore une série de rapports alarmants, j'ai dit à ma femme que j'envisageais de me rendre dans la région sinistrée. C'était une décision lourde de conséquences. Venir en aide aux victimes était certes ma motivation première, mais j'étais aussi exaspéré par le manque de coordination du gouvernement Rabbani. Des rumeurs circulaient sur des tensions entre le président Rabbani et le commandant Massoud, et je me sentais obligé de visiter les zones sous contrôle gouvernemental, de rencontrer les dirigeants et de me faire ma propre idée de la situation. J'ai pris un mois de congé chez Cox Architects pour avril 1998 et j'ai quitté l'Australie pour l'Afghanistan, en choisissant de prendre à ma charge l'intégralité des frais de voyage.

À l'époque, le Tadjikistan, république d'Asie centrale doublement enclavée et principale voie d'accès à l'Afghanistan libre, restait très isolé, avec une représentation diplomatique très limitée à l'étranger. J'ai dû rester une semaine à New Delhi pour obtenir un visa tadjik, délivré par l'ambassade de Russie. Ce séjour à Delhi m'a aussi permis de retrouver l'ambassadeur Masoud Khalili et ses collègues de l'ambassade d'Afghanistan. Comme il n'existait pas de vol direct entre Delhi et Douchanbé, je suis d'abord allé de Delhi à Tachkent, en Ouzbékistan, d'où l'on m'a conduit en voiture à Khodjent. J'ai ensuite pris l'avion pour Douchanbé, la capitale du Tadjikistan.

À Douchanbé, j'ai reçu un soutien précieux de l'ambassade d'Afghanistan, encore placée sous l'autorité de notre gouvernement. Une vieille connaissance, l'ingénieur Abdul Rahim, y était chargé d'affaires et s'est montré d'une aide exceptionnelle. Le Tadjikistan lui-même sortait à peine de la guerre civile de 1992-1997, dont les traces restaient visibles dans toute la ville.

Pendant mon séjour, j'ai rencontré Abul Fazl Khalili, petit-fils du célèbre poète afghan Khalilullah Khalili, venu des États-Unis avec de l'argent destiné aux victimes du séisme. Chaleureux, abordable et vif d'esprit, il m'a tout de suite mis à l'aise. Quand il a appris que j'étais architecte, il m'a dit que, quelle que soit la manière dont je déciderais d'employer l'aide australienne, il se joindrait volontiers à l'effort. Nous avons ensuite rencontré Yousuf Jan Nisar, un jeune cameraman qui allait devenir l'un des plus importants documentaristes de guerre afghans, conservant l'histoire visuelle de la résistance, en particulier de l'époque du commandant Massoud. Il a accepté de nous accompagner à Rustaq.

Après plusieurs jours à Douchanbé, nous sommes montés à bord de l'un des trois hélicoptères de la résistance stationnés à l'aéroport et avons pris la direction de Taloqan, en Afghanistan. Ces vieux appareils de fabrication soviétique, rescapés de la flotte d'avant 1992 du gouvernement Najibullah, étaient usés mais encore fiables. L'appareil qui nous était attribué passait pour le meilleur des trois ; il était fréquemment utilisé par le commandant Ahmad Shah Massoud et par d'anciens ministres de la Défense. Il portait même un surnom : le « salon », en raison du confort inhabituel de sa cabine.

Entrer dans mon pays

Le survol de l'Amou-Daria, frontière entre le Tadjikistan et l'Afghanistan, restera inoubliable. Après plus d'une heure de vol, nous nous sommes posés sur une place proche de la municipalité de Taloqan.

À cette époque, quatre figures de la résistance administraient la province de Takhar : le Dr Ahmad Mushahid était gouverneur de la province ; l'ingénieur Omar, de l'Itihad-i-Islami Afghanistan dirigé par le professeur Rasool Sayyaf, était maire de Taloqan ; le commandant Daoud, qui deviendrait plus tard le général Daoud Daoud, et le commandant Mutalib Baig étaient chargés de la défense et de la sécurité. On m'a logé dans une résidence appelée « l'enceinte des commandos ». Massoud entretenait trois unités de commandos, stationnées au Panjshir, à Taloqan et probablement à Faizabad. C'étaient des formations d'élite entraînées à un

large éventail de missions, y compris des opérations qui frôlaient souvent l'impossible.

Figure 1 — Avec quelques membres de l'unité de commandos et deux commandants de terrain à Taloqan.

J'avais trente-six ans et c'était la première fois que je me rendais dans le nord de l'Afghanistan. Je voulais profiter de l'occasion pour comprendre comment vivaient les habitants du Takhar, mais ma priorité immédiate était de trouver un véhicule pour nous emmener à Rustaq. Plusieurs jours sont passés sans succès. Le gouverneur Mushahid a fini par nous prêter sa jeep, avec un chauffeur et un guide connaissant la route. Après sept heures sur une piste extrêmement dangereuse, et un incident qui a failli nous être fatal, nous avons enfin atteint le district de Rustaq.

Au total, il m'avait fallu dix-huit jours pour aller de Canberra, en Australie, jusqu'à Rustaq : un voyage d'un bout à l'autre de la civilisation, vers un lieu où le temps semblait perdre son sens et où les pressions de la vie occidentale n'existaient tout simplement pas. Le gouverneur du district, Piram Qol Ziyadee, était absent, et son frère Sobhan Qol administrait le district de fait. Heureusement, la structure administrative du district n'avait pas trop souffert des guerres. En tant que responsable de la commission d'aide aux victimes du séisme, Sobhan Qol nous a reçus avec une hospitalité remarquable. Il nous a installés, Abul Fazl Khalili, le cameraman Yousuf Jan Nisar et moi, dans une pièce à l'étage d'un ensemble de qala (forteresse) en pisé et briques de terre.

Le lendemain, Sobhan Qol nous a emmenés visiter les villages sinistrés. En chemin, nous avons longé une rupture de surface — une fissure de deux à trois mètres de large — creusée dans le terrain par le séisme et courant sur une longue distance en bordure de la route.

Reconstruire un village

Le village de Ghanj, accroché à un versant de montagne extraordinairement raide, avait été le plus durement touché. Sept cent soixante-dix personnes y avaient perdu la vie et de nombreuses maisons s'étaient effondrées et avaient glissé de trente à quarante mètres le long de la pente. Il n'y avait que quelques tentes, et beaucoup de familles vivaient encore sous les ruines de leurs maisons. Les villageois m'ont montré l'emplacement de la mosquée où des dizaines de personnes avaient péri alors qu'elles étaient debout pour la prière du soir, ce jour terrible. Un petit garçon d'une dizaine d'années avait perdu toute sa famille et s'était

retrouvé orphelin de père et de mère du jour au lendemain. Il m'a montré le sol qui restait de sa maison. Quelques poules maigres et désorientées erraient là, picorant parmi les décombres.

Figure 2 — Le garçon qui a perdu sa famille me montre les ruines de sa maison. Au loin, le terrain plat où nous avons prévu la reconstruction du village.

Après avoir achevé ce tour des destructions, je me suis dit que reconstruire le village sur un site aussi escarpé, dans une zone sismique active, serait une grave erreur. En regardant vers le fond de la vallée, j'apercevais de larges étendues de terres plates cultivées en sec. J'ai désigné une zone plane au pied de la montagne et demandé à Sobhan Qol s'il serait possible d'y acheter assez de terrain pour déplacer le village. Il m'a répondu que ces terres appartenaient à de nombreux propriétaires différents et qu'il doutait qu'ils acceptent de vendre un bien aussi précieux.

Une estimation rapide a montré qu'il nous fallait 200 jiribs, soit environ 400 000 m², pour reloger les 650 familles restantes. Après d'intenses négociations, nous avons convaincu une quarantaine de propriétaires, quarante-cinq environ, de vendre leurs parcelles pour un total de 15 000 dollars américains, une décision prise autant dans leur propre intérêt que dans celui de la communauté.

Un vendredi, sous une tente dressée sur le site du futur village et devant tous les habitants restants de Ghanj, nous avons finalisé l'acquisition des 200 jiribs de terrain plat. Le taux de change était alors d'environ 70 000 afghanis pour un dollar américain et, une fois l'argent converti, une petite montagne de billets s'est accumulée sous la tente. L'instituteur du village a fixé le tas un moment, puis s'est tourné vers moi : « Saikal sahib, quel était le vrai montant de la somme ? » Le ton laissait entendre que nous avions d'une manière ou d'une autre profité des fonds de l'aide.

Intérieurement, j'étais furieux. Ce soupçon m'a semblé une insulte après tout ce que nous faisions pour les victimes du séisme, mais j'ai gardé mon calme. C'était à cette mentalité que nous avions affaire. Après une vie entière passée à voir la corruption à l'œuvre, beaucoup de villageois supposaient simplement que l'argent de l'aide, lui aussi, avait été détourné.

Figure 3 — Cérémonie d'acquisition des terres : les villageois se rassemblent sur le site désigné pour la réinstallation de Ghanj.

Avant la cérémonie, on nous a servi un déjeuner de poulet et de riz. J'ai demandé d'où venaient les poulets. On m'a répondu que c'étaient les quelques poules des villageois qui avaient survécu au séisme.

À cet instant, mon appétit s'est évanoui. Il m'est devenu presque impossible d'avaler, tandis que tous les villageois affamés étaient assis autour de nous à nous regarder. Sobhan Qol m'a rappelé discrètement qu'il était indispensable de manger, faute de quoi les villageois se sentiraient offensés. Ce sont les bouchées les plus difficiles que j'aie jamais eu à faire passer.

J'avais emporté un ouvrage illustré de l'architecte australien Syed N. Sibtain sur la reconstruction consécutive au séisme de 1976 à Khulm/Saighanchi, dans la province de Samangan. Le livre présentait son système de logements à toit en coupole, à rupture contrôlée, fondé sur des matériaux et des savoir-faire locaux. J'ai parcouru l'ouvrage avec l'instituteur du village et je lui ai expliqué comment monter quatre murs courbes en briques de terre pour former une pièce, avec une ossature métallique légère, du bois et un toit de terre par-dessus. Ensuite, je lui ai donné le livre.

À la fin de la journée, les villageois étaient sincèrement heureux de se tenir sur leurs nouvelles parcelles de terrain plat, et ils ont commencé à transporter vers leurs lots tout ce qui avait survécu au séisme : poutres de toiture, châssis de fenêtres en bois et autres éléments récupérables. Leur gratitude était profonde. Pour Abul Fazl Khalili et moi, ce spectacle avait quelque chose de très satisfaisant : après tant de difficultés, nous voyions enfin le résultat concret de nos efforts.

Promouvoir les produits locaux

Sur le chemin du retour vers Taloqan, nous nous sommes arrêtés dans plusieurs bourgs et villages. Nous avons pris le petit-déjeuner au bord de la rivière Kokcha : du poisson frais, pêché et cuit sur place. En arrivant devant les boutiques du district de Khwaja Ghar, j'ai cherché des produits locaux à acheter, sans en trouver aucun. Les échoppes étaient inondées d'importations pakistanaïses.

J'ai demandé aux commerçants ce que produisait Khwaja Ghar. Ils m'ont regardé avec surprise, comme si ma question était incongrue. L'un d'eux a dit : « Attendez, j'ai quelque chose dans l'arrière-boutique. » Il s'est levé et a disparu au fond de son magasin. Quelques minutes plus tard, il est revenu avec une calotte poussiéreuse mais colorée. En la dépoussiérant, il m'a expliqué que sa femme l'avait confectionnée et qu'il ne l'avait jamais portée lui-même.

Figure 4 — Je porte fièrement ma calotte fabriquée à Khwaja Ghar.

C'était une belle pièce, ornée de broderies fines et conçue pour être portée avec un turban enroulé autour. Je la lui ai achetée et l'ai portée pendant tout le reste du voyage, dans l'espoir de contribuer, à ma modeste mesure, à la promotion des produits de notre pays.

Vingt-huit ans plus tard, je suis tombé sur un documentaire consacré au village de Ghanj [1]. Les terres plates et ouvertes que nous avions achetées et distribuées aux victimes du séisme sont devenues une petite ville animée de près de dix mille habitants, pleine de maisons, de rues vivantes et de ruelles étroites. Quelques villageois, dans leurs interviews, évoquaient l'année 1998, lorsque, après le séisme, le « gouvernement » leur avait distribué des terres. Cela m'a fait plaisir, même si j'ai ressenti un léger agacement envers l'instituteur à qui j'avais donné le livre sur la construction de pièces à toit en coupole en briques de terre, résistantes aux séismes. J'ai cherché ces structures dans le documentaire, sans en voir aucune. Peut-être y en avait-il derrière les murs, hors du champ.

1. « Notre village : voyage dans le plus grand et le plus sismique des villages de Rustaq, visite du bazar et entretien avec les habitants » —
https://www.youtube.com/watch?v=r_N1CGTYjNQ

Des bancs-pupitres pour les écoles de filles de Taloqan

De retour à Taloqan, il nous restait quelques milliers de dollars. Nous avons appris que les écoles de filles de la ville avaient rouvert, mais qu'elles manquaient du mobilier le plus élémentaire. Dans une école primaire, nous avons vu des fillettes assises sur des nattes de paille pendant les cours.

J'ai passé une journée à concevoir un banc-pupitre en bois à quatre places, à le dessiner sur papier et à en préciser les dimensions. Nous sommes ensuite allés dans la rue des menuisiers, où j'ai trouvé un artisan compétent prêt à réaliser un prototype. Quelques jours plus tard, il a livré le banc-pupitre à l'enceinte des commandos où je logeais. Sur le plan ergonomique, il paraissait convenable. J'ai demandé à l'un des commandos de monter dessus et de sauter à pieds joints pour en tester la solidité. Le banc-pupitre a tenu bon, et j'ai été convaincu que le menuisier avait fait du bon travail.

Le lendemain, nous avons réuni presque tous les menuisiers de Taloqan et leur avons demandé de reproduire le prototype à l'identique. En trois jours, ils ont fabriqué 240 bancs-pupitres de quatre places chacun. Comme les filles étudiaient en trois rotations, ces nouveaux pupitres ont permis à

près de 3 000 élèves de quitter le sol et de s'asseoir confortablement pour suivre les cours.

Figure 5 — Les nouveaux bancs-pupitres dans une classe de filles, testés par Abul Fazel Khalili et Yousuf Jan Nisar.

Avec la distribution des bancs-pupitres, Khalili et moi avons achevé ce que nous étions venus faire.

J'avais demandé au commandant Daoud si je pouvais rendre visite au chef de la résistance, Ahmad Shah Massoud, au Panjshir. Il m'avait dit de me tenir prêt. Le lendemain, il m'a informé qu'un hélicoptère partait pour le district de Khenjan, dans la province de Baghlan, à plus de 200 kilomètres au sud de Taloqan, où Massoud avait rassemblé les commandants de la résistance locale pour les mobiliser contre les talibans. « Es-tu prêt à partir ? » m'a-t-il demandé.

J'ai rapidement posé quelques questions essentielles : combien de temps durerait le trajet ? Quand l'hélicoptère reviendrait-il ? Après de brèves réponses, ma décision était prise. « Oui, je suis prêt. » J'ai fait mes bagages à la hâte. Khalili a préféré ne pas prendre le risque. Quelques instants plus tard, on me conduisait en courant vers l'hélicoptère.

Rencontre avec le Lion du Panjshir

Le vieil hélicoptère, dont l'allure me faisait penser à un cheval de bataille éreinté, a décollé de Taloqan. Le plancher était glissant d'huile et l'équipage semblait endurci par des années de guerre. Quelques autres passagers étaient assis en silence. L'appareil peinait à prendre assez d'altitude pour franchir les sommets de l'Hindou Kouch. Quand nous avons enfin atteint le col, je voyais la neige tourbillonner sous nous.

À cet instant, l'un des hommes assis près de moi, avec un accent panjshiri marqué, m'a dit : « Saikal sahib, Saikal sahib, cet hélicoptère s'est déjà écrasé deux ou trois fois, et nous l'avons réparé. » Il a montré du doigt quelques écrous et boulons posés sur le plancher, traces de réparations improvisées. Je me suis dit qu'il n'aurait pas pu choisir pire moment pour m'annoncer les crashes précédents de l'appareil.

Après une courte escale dans le district de Nahrin, nous avons poursuivi vers le district de Khenjan, dans le Baghlan. On m'a conduit dans un bâtiment de deux étages où le commandant Massoud avait rassemblé d'anciens commandants. Lui-même se trouvait dans une petite pièce et les recevait un par un ou en petits groupes. On m'a installé dans la grande

salle avec les commandants. Au bout d'une heure, j'ai compris que le commandant Massoud ignorait probablement mon arrivée.

J'avais déjà échangé des lettres et des messages avec lui, mais je ne l'avais vu qu'une fois, brièvement, lors de la Shura-i-Ahl-e-Hal wa Aqd (le Conseil des gens de résolution et d'accord) à Kaboul, en décembre 1992. J'ai donc écrit un mot pour me présenter et j'ai demandé à son aide de camp Jamshid de le lui remettre. Quelques minutes plus tard, Jamshid est revenu et m'a conduit dans la pièce du commandant Massoud. J'ai remarqué que le Dr Abdullah était avec lui. Massoud m'a accueilli chaleureusement. Son attention s'est vite portée sur ma calotte. Il a fait remarquer qu'un tel couvre-chef se portait normalement avec un turban et m'a demandé où était le mien. Je lui ai expliqué mon intention de promouvoir les produits locaux, lui racontant comment j'avais acheté cette calotte faite main à Khwaja Ghar et choisi de la porter sans turban tout au long de mon voyage, précisément dans ce but. Il a approuvé mon intention.

J'ai fait au commandant un compte rendu de nos activités récentes à Rustaq et à Taloqan, ainsi que du travail mené en Australie pour soutenir la résistance. Il m'a exprimé sa reconnaissance, ainsi qu'à tous ceux qui avaient contribué, en notant que c'était une bonne chose que je sois venu et que, puisque j'étais là, je devrais rester quelque temps. Je lui ai expliqué que ma disponibilité était limitée à cause de mon travail en Australie.

Au cours de notre conversation, j'ai été frappé par la rapidité avec laquelle je me suis senti à l'aise avec le commandant Massoud. Il m'a dit qu'il connaissait déjà mon travail par ses représentants à Peshawar, en particulier les dizaines de fauteuils roulants et les centaines de béquilles que j'avais contribué à fournir à ses moudjahidines amputés lors des combats contre l'invasion soviétique. Cette reconnaissance a créé une familiarité immédiate, mais notre lien allait plus loin. Nous étions tous deux diplômés du lycée Esteqlal de Kaboul et nous parlions tous deux français. J'étais architecte, et il nourrissait une véritable passion pour l'architecture, des études qu'il avait entamées à l'université polytechnique de Kaboul avant qu'elles ne soient interrompues par les coups d'État de Mohammad Daoud Khan et des communistes, puis par l'occupation soviétique.

J'avais traversé l'épreuve soviétique dans un paysage urbain dense, tandis que lui avait forgé une nouvelle forme de guérilla dans les chaînes impitoyables de l'Hindou Kouch. J'ai entendu parler de lui pour la première fois au début des années 1980 ; plus tard, tout au long de la seconde moitié des années 1990, sa résistance inébranlable aux talibans est devenue pour

moi une source d'inspiration et a renforcé ma propre détermination à m'opposer à eux. Mais par-dessus tout, ce sont sa foi, sa détermination, sa résilience et sa discipline qui ont façonné l'homme qu'il est devenu.

Les fortes qualités de gestionnaire de Massoud lui ont valu le titre d'« Amer Sahib » parmi ceux qui travaillaient avec lui. Au-delà de son cercle proche, on l'appelait simplement le commandant Massoud. Après avoir résisté à plusieurs offensives soviétiques dans les années 1980, les journalistes l'ont fait connaître au monde comme le « Lion du Panjshir » ; après la victoire des moudjahidines en 1992, il a été nommé ministre de la Défense.

Ce jour-là, à Khenjan, il était clair que son emploi du temps était particulièrement chargé : il rencontrait sans interruption les commandants et les anciens du Baghlan qu'il avait réunis pour consolider et renforcer la résistance. Je tenais à observer son style de leadership, les méthodes et les qualités avec lesquelles il ressoudait le mouvement. Après notre premier entretien, je suis passé dans la pièce voisine, plus grande, bondée de commandants attendant de le voir. Cela m'a donné l'occasion de les rencontrer et d'avoir avec eux une conversation nourrie sur leur expérience et leurs difficultés.

En fin d'après-midi, Massoud est sorti de la petite pièce pour rejoindre la grande salle. Il avait passé la journée à recevoir chaque commandant individuellement, à écouter les doléances et à trancher les différends. Il voulait maintenant s'adresser à eux collectivement et donner une orientation commune. Je me suis assis en silence dans un coin, en observateur.

Il était clair que Massoud s'était servi des entretiens individuels pour absorber les frustrations et désamorcer les tensions. Venait maintenant la tâche la plus difficile : rassembler les commandants, relever leur moral collectif et leur rappeler la finalité plus large de leur combat. Il a prononcé un discours enflammé, condamnant les atrocités des talibans, appelant les commandants à renoncer à leurs plaintes incessantes et à leurs querelles de factions, et affirmant que les Afghans devaient s'unir pour leur propre défense. Les commandants ont répondu d'une seule voix en se déclarant prêts à résister.

Pendant qu'il saluait les commandants et pendant son discours, j'ai remarqué qu'il jetait de temps à autre un regard par la fenêtre, vers le ciel. À un moment, il m'a expliqué qu'il attendait un hélicoptère apportant les fonds dont il avait un besoin urgent pour les prochaines offensives contre

les talibans. Faire fonctionner l'administration quotidienne dans les zones tenues par le gouvernement et soutenir l'effort de guerre exigeait naturellement de l'argent.

Comme le gouvernement internationalement reconnu continuait d'imprimer sa propre monnaie, l'afghani des provinces du nord-est sous son contrôle était devenu hyperinflationniste, le taux de change atteignant 70 000 à 80 000 afghanis pour un dollar américain. En zone talibane, en revanche, le taux tournait autour de 5 000 afghanis pour un dollar, ce qui traduisait une divergence marquée entre les deux systèmes monétaires concurrents.

Pendant le dîner, Massoud a mentionné qu'il souffrait depuis plusieurs jours d'un violent mal de tête. Le Dr Abdul-hai Elahi, un savant érudit, était présent et a proposé un remède : une infusion de feuilles de certaines plantes de montagne locales dans de l'eau chaude, qui l'avait lui-même soulagé par le passé. Massoud a dit qu'il tenterait l'expérience.

J'ai passé la nuit à Khenjan. Le lendemain matin, Massoud a tenu d'autres réunions pendant que je faisais une courte promenade dans la localité. Un bâtiment circulaire en pierre a retenu mon attention, sans doute un édifice public.

À l'heure du déjeuner, le Dr Elahi a apporté son remède naturel à Massoud. Il en a bu un verre lui-même, puis en a offert un au commandant. Massoud, toujours souffrant, l'a bu sans hésiter.

Visite du Panjshir avec le commandant Massoud

Dans l'après-midi, Jamshid m'a informé que je devais me tenir prêt à partir pour le Panjshir.

Nous avons quitté Khenjan en fin d'après-midi à bord du Toyota Land Cruiser noir du commandant Massoud, en direction du Panjshir. Massoud était assis à l'avant ; à sa droite, son grand chauffeur, Mohammad Gul (Madgul). Le Dr Abdullah occupait le côté gauche de la banquette arrière et j'étais à sa droite. Jamshid était installé à l'arrière du véhicule. Une autre voiture nous suivait avec quelques gardes du corps de Massoud.

Avant d'atteindre le Salang, nous sommes descendus pour accomplir la prière de l'après-midi, l'asr, dans l'air vif du printemps sur les contreforts de l'Hindou Kouch. Ce fut une prière mémorable ; Massoud était l'imam. Nous avons ensuite rejoint la route du Salang et poursuivi vers le sud. C'était mon premier voyage au Panjshir.

Avant le tunnel du Salang, notre voiture s'est arrêtée dans l'une des galeries. Après une courte attente, Massoud a lancé : « O bacha — eh, petit — va voir ce qui bloque. » Deux de ses gardes et Jamshid sont partis à pied. Dix minutes plus tard, Jamshid est revenu avec le rapport : le pneu d'un gros camion s'était enfoncé dans une tranchée, une vingtaine de voitures devant nous. Le sol de la galerie était boueux et il était visible, à l'état des lieux, que le tunnel et ses galeries souffraient d'années d'entretien négligé.

Le temps s'étirait. Sept heures ont passé, puis huit, puis neuf, puis dix. J'ai mis à profit ces longues heures pour discuter avec le commandant et le Dr Abdullah de sujets variés. J'ai été frappé par la connaissance détaillée qu'avait le commandant de l'économie japonaise, et même du comportement des kangourous en Australie.

L'odeur de carburant et de fumée emplissait la galerie. Le camion bloquait toujours le passage. Massoud a dit : « Tout le monde doit avoir faim. Jamshid, avons-nous quelque chose à manger ? » Après avoir fouillé, Jamshid a répondu : « Oui, Amer Sahib. Il reste un peu de perdrix à l'arrière de la voiture. » Il est revenu avec un petit paquet enveloppé dans une serviette : une perdrix cuite, un morceau de pain, quelques raisins secs et du fromage blanc, vieux d'un jour ou deux à l'évidence, mais conservés par le froid.

Massoud a déplié la serviette avec soin sur ses genoux. Il a divisé le pain plat en sept portions égales, puis a déposé sur chacune la même quantité de perdrix, de raisins secs et de fromage. Depuis la banquette arrière, j'ai remarqué sa précision : si une part était un peu plus garnie, il la rectifiait pour que chacun reçoive exactement la même chose. Puis, avec la même attention, il a replié chaque part en petit sandwich et nous les a tendus un par un. Je me souviens encore du goût de ce simple sandwich à la perdrix, aux raisins secs et au fromage.

Avec l'aide des gardes, le camion a fini par être dégagé de la tranchée et la circulation a repris. C'était la première fois que je traversais le tunnel du Salang, construit par les Soviétiques, même si l'obscurité empêchait d'en voir grand-chose.

Une fois sortis du tunnel, Massoud a demandé au chauffeur de s'arrêter. Il était environ minuit. La neige s'élevait à trois mètres de hauteur des deux côtés de la route. Mohammad Gul s'est rangé sur une pente où la couche était plus mince. Massoud a demandé à Jamshid de sortir son téléphone satellite Thuraya et d'appeler un numéro précis. Jamshid a essayé à plusieurs reprises, sans parvenir à établir la communication. Nous avons

repris la route.

J'ai demandé : « Amer Sahib, qui vouliez-vous appeler à cette heure ? » Il a répondu : « Quelqu'un à Islamabad. Je dois savoir ce que préparent les Pakistanais. » À cette époque, hormis les provinces du nord-est, les talibans avaient conquis le reste du pays avec le soutien d'éléments de l'appareil militaire pakistanais. Massoud avait la réputation de disposer d'un bon réseau de renseignement, et je le voyais à l'œuvre.

Après avoir continué vers le sud, nous avons tourné à gauche à Jabal Saraj pour entrer dans la vallée du Panjshir. Dans la lumière des phares, je distinguais la rivière Panjshir grondant à notre droite et d'énormes rochers dressés à notre gauche. Tout le reste était avalé par la nuit.

Alors que nous traversions une gorge étroite au relief difficile, Massoud a rappelé qu'après le repli de ses forces en septembre 1996, il avait ordonné de faire sauter à la dynamite cette portion de route pour ralentir l'avancée rapide des talibans. La destruction s'est révélée efficace et les a tenus à distance pendant des mois. La route n'a été réparée qu'une fois les lignes de front de la résistance stabilisées, un processus qui s'est étalé sur l'année 1997.

Nous sommes arrivés chez Massoud vers une heure du matin. À la lueur d'une lampe à main, la première chose qui a attiré mon regard a été une belle cascade s'écoulant à travers un mur de soutènement en pierres rondes naturelles jusque dans la cour. J'en ai admiré la beauté. Massoud m'a dit qu'il avait monté cette pierre lui-même.

Après m'être installé dans la chambre d'hôtes de leur maison ancestrale — en briques de terre et pisé, avec des poutres de bois soutenant le toit plat, des tapis tissés à la main et quelques matelas artisanaux posés au sol — la porte s'est ouverte. Massoud est entré et a dit : « Mon cher frère, j'ai faim. Faisons cuire des œufs. Mange quelque chose et repose-toi. »

Rencontre avec l'ingénieur Eshaq

Le lendemain, je me suis levé tôt et j'ai fait mes ablutions avec l'eau qui coulait le long du mur de pierre. Plus tard, après le petit-déjeuner, je suis allé avec l'aide d'un guide voir mon vieil ami l'ingénieur Mohammad Eshaq, installé dans la vallée de Paranda, au Panjshir. C'est de là qu'il publiait, avec des moyens extrêmement limités, l'hebdomadaire Payam-e-Mujahid en dari et en pachto, le seul média en activité à l'intérieur de l'Afghanistan libre à cette époque.

Voir Eshaq et l'équipe qui travaillait à ses côtés, Hafiz Mansour et Eshaq Faeiz, était vraiment remarquable. J'avais rencontré l'ingénieur Eshaq pour la première fois en 1982, quand j'avais dû quitter l'Afghanistan et me réfugier à Peshawar. Depuis, nous avons collaboré sur plusieurs projets. Il avait été l'un des tout premiers compagnons du commandant Massoud et avait parcouru à ses côtés un long et difficile chemin.

En Australie, je recevais chaque semaine Payam-e-Mujahid par fax depuis Londres et j'en faisais circuler des copies parmi nos soutiens. Mais constater sur place les conditions difficiles dans lesquelles ils produisaient cet hebdomadaire, régulièrement, depuis une vallée latérale reculée du Panjshir, forçait vraiment l'admiration. J'ai partagé avec eux un déjeuner simple, du riz, qui contenait même de petits cailloux, ce qui m'a fait songer aux effets que de telles conditions devaient avoir sur leur santé. Plus tard, après mon retour en Australie, je suis resté en contact avec Abdul Basir Hotak, notre diplomate dévoué à Pékin, qui s'est chargé de faire vivre le site internet de Payam-e-Mujahid à partir de 1999.

À mon retour chez Massoud, l'un de ses gardes m'a raconté que le commandant l'avait envoyé jusqu'à Jabal Saraj acheter du poulet afin qu'on me prépare un déjeuner digne de ce nom. En apprenant cela, je n'ai pas eu d'autre choix que de m'attabler pour un second déjeuner ce jour-là.

Dans l'après-midi, le commandant a enfin réussi à joindre son contact à Islamabad. À l'aide de mots codés — ciel, étoile, lune — l'information nécessaire a été transmise. Son chef du renseignement, l'ingénieur Aref, a recoupé les indices et décodé le message. J'ai vu un large sourire se répandre sur le visage de Massoud ; à son expression, il était clair qu'il venait de recevoir quelque chose de grande valeur. Au fil des ans, il avait bâti un redoutable réseau de renseignement qui l'avertissait de ce qui se préparait et lui permettait de planifier ses prochains mouvements avec précision.

La Retraite de Lumière

Plus tard, Massoud m'a emmené marcher dans son jardin ancestral, où il parvenait à trouver un peu de temps pour jardiner lui-même. Le jardin s'étirait le long d'une pente régulière, dense en arbres fruitiers, en arbustes d'ornement, avec le murmure constant de l'eau courante. À un point plus élevé sur la gauche, près de la source de la cascade, il m'a montré une plateforme dégagée. Il m'a dit qu'il voulait y construire une petite retraite, un endroit où venir de temps en temps, marcher en rond et réfléchir.

Figure 6 — Avec le commandant dans son jardin ancestral.

Il m'a expliqué que chaque fois qu'il se trouvait face à un problème majeur, il se retirait dans un endroit calme et se mettait à marcher en cercle ; ce mouvement rythmé, disait-il, faisait travailler son esprit deux fois plus vite pour trouver des solutions. Il m'a donné les dimensions de la pièce, dix mètres sur quatre, et décrit les équipements de base qu'il souhaitait. J'ai noté ses souhaits et promis de lui envoyer quelques esquisses de la retraite une fois rentré en Australie.

Deux mois après mon retour en Australie, j'ai rassemblé mes idées et produit les esquisses préliminaires de la retraite. Ce n'était pas une retraite pour n'importe qui : c'était pour le commandant Ahmad Shah Massoud, qui avait combattu le communisme, puis les talibans et le terrorisme, et qui avait consacré presque toute sa vie d'adulte à la liberté et au bien-être de l'Afghanistan.

Pour honorer cet héritage, j'ai choisi une forme symbolique : la silhouette combinée d'un aigle prêt à s'envoler et d'un arc bandé sur le point de décocher sa flèche, exprimée à travers des matériaux de construction locaux. J'ai appelé ce concept *The Retreat of Light*, la Retraite de Lumière. J'ai faxé les esquisses à l'ingénieur Eshaq au Panjshir, puis au frère de Massoud, Ahmad Wali Massoud, à Londres, en leur demandant de les transmettre au commandant. J'espérais connaître son avis pour poursuivre le développement du projet. Aucune réponse n'est jamais venue.

Après l'assassinat de Massoud et la défaite des talibans à la fin de 2001, je suis retourné en Afghanistan et je me suis rendu chez lui, au Panjshir. Son fils, le jeune Ahmad Massoud, alors âgé de douze ans, nous a reçus chaleureusement. Nous avons marché ensemble jusqu'au jardin, où j'ai remarqué une maison familiale de deux étages construite à côté de l'emplacement que nous avions imaginé pour la retraite, et, à la place de la retraite elle-même, un grand bâtiment de stockage. Il était clair que le plan avait changé.

Figure 7 — Mes esquisses préliminaires de la Retraite de Lumière pour le commandant Massoud.

Le regard de Massoud sur l'architecture

Pour me rendre en Afghanistan, j'avais pris un congé chez Cox Architects & Planners à Canberra, où j'étais architecte de projet pour la conception et les documents d'exécution de la tribune est du Bruce Stadium (aujourd'hui GIO Stadium). Conçu à l'origine dans les années 1970 par le célèbre

architecte australien Philip Cox comme stade national d'athlétisme, l'équipement faisait l'objet d'un réaménagement majeur pour accueillir quarante mille spectateurs lors des matchs de football des Jeux olympiques de Sydney 2000. Le nouveau projet reposait sur un simple croquis de Cox, montrant une composition puissante de structures porteuses en béton armé et de poutres en porte-à-faux surgissant naturellement du paysage. J'avais emporté mes propres esquisses, en espérant trouver des moments pendant mon congé pour continuer le travail et ne pas prendre de retard à mon retour.

Ce soir-là, seul dans la chambre d'hôtes de Massoud, j'ai ouvert mes esquisses et me suis mis au travail. Absorbé par mes dessins, j'ai soudain entendu quelqu'un respirer derrière moi. Je me suis retourné : Massoud se tenait au-dessus de mon épaule. Il m'a dit qu'il examinait la vue en 3D de cet « étrange » stade de football. Je lui ai demandé ce qu'il entendait par étrange. Il a fait remarquer que les quatre tours d'éclairage isolées étaient complètement hors contexte par rapport au reste de la structure. Son observation m'a frappé : c'était une chose que j'avais moi-même notée à chaque visite de chantier, mais l'entendre de sa bouche prenait un autre poids. Contrairement aux volumes principaux du stade, conçus comme des éléments intégrés au paysage, les quatre énormes tours d'éclairage en tubes d'acier surplombaient l'ensemble de manière maladroite, visuellement détachées du langage architectural environnant. Je me suis dit que Massoud n'avait pas tort.

Figure 8 — Le Bruce Stadium (aujourd'hui GIO Stadium) à Canberra, en Australie.

Tournée du Panjshir en compagnie du commandant

Le lendemain matin, après le petit-déjeuner, Massoud avait prévu de m'emmener sur plusieurs sites. Il portait un shalwar kamiz blanc impeccable, un gilet noir et son pakol caractéristique. Il m'a dit que, pour la première fois depuis des semaines, il avait enfin bien dormi la nuit précédente. Pour des raisons de sécurité, il avait passé presque toute sa vie d'adulte à se déplacer sans cesse, et rares étaient ceux qui savaient où il passerait la nuit.

Nous avons quitté sa maison et notre premier arrêt a été l'école de Bazarak : deux longs bâtiments de salles de classe se faisant face de part et d'autre d'une vaste cour ouverte vers la rivière. Massoud voulait que j'utilise ce côté ouvert de la cour pour concevoir un bâtiment de trois étages comprenant un auditorium, des bureaux et une maison d'hôtes. Il

m'a expliqué qu'un auditorium moderne manquait cruellement pour les spectacles, les conférences, les cérémonies et les réunions. J'ai étudié attentivement l'espace entre les bâtiments existants, en prenant une série de mesures approximatives au pas, tout en commençant à me faire une idée de ce qui était possible.

Nous avons continué vers le sud en voiture et avons fini par gravir une colline appelée Saricha, un promontoire rocheux avançant depuis la montagne et qui avait modifié le cours de la rivière Panjshir. Une fois au sommet, en sortant de la voiture, Massoud m'a dit que c'était l'une de ses hauteurs préférées. Il voulait y faire construire un nouveau centre de commandement et de contrôle souterrain, surmonté d'un hôtel ou d'une maison d'hôtes.

Après l'avoir écouté, j'ai parcouru le site, saisissant son ampleur et sa beauté naturelle. J'ai sorti mon appareil photo pour photographier les lieux, mais il me fallait un élément de mesure dans le cadre afin de pouvoir estimer ensuite l'échelle du site. J'ai cherché quelque chose qui convienne. Massoud m'a demandé ce que je faisais. Quand je lui ai expliqué que je cherchais une référence d'échelle, il a ri et m'a dit : « Je peux servir d'unité d'échelle sur tes photos. » Puis il a ajouté, riant toujours : « Tu ne connais pas ma taille. Viens te mettre à côté de moi ; tu connais bien la tienne, et tu pourras en déduire l'échelle du site. »

Je me suis placé à côté de lui, et le Dr Abdullah a pris la photo. Trois ans plus tard, j'ai appris que l'endroit exact où je me tenais à ses côtés était celui où Massoud a été enterré après son assassinat, le 9 septembre 2001, par deux agents d'Al-Qaïda. Un moment qui porte aujourd'hui un poids que je n'aurais jamais pu imaginer alors.

Figure 9 — Avec le commandant Massoud au sommet de Saricha, là où il est enterré aujourd'hui.

Ce jour-là, nous avons roulé plus au sud. Soudain, un garçon d'environ dix ans a surgi sur la route et a bondi juste devant la voiture. Le chauffeur a écrasé la pédale de frein et nous avons tous été projetés en avant. Massoud a crié : « Eh, petit, qu'est-ce que tu fais ? Tu as failli tous nous tuer, et toi avec ! »

Le garçon est revenu sur ses pas, s'est approché de la fenêtre où Massoud était assis et l'a salué avec un sourire éclatant, sans la moindre gêne. Massoud a baissé la vitre et lui a rendu son salut. Le souffle court, le garçon a dit : « Ma mère vous transmet ses salaams. Mais elle se plaint que vous passez souvent devant notre maison sans jamais vous arrêter

pour prendre le thé avec nous. »

Massoud l'a regardé un instant, puis a répondu : « Va dire à ta mère qu'en revenant de l'autre bout de la vallée, nous nous arrêterons ici pour le thé. » Des moments comme celui-là, et bien d'autres dont j'ai été témoin, montraient à quel point Massoud était tissé dans la vie de son peuple.

Nous avons continué jusqu'à une zone où des dizaines de conteneurs se dressaient derrière une clôture, sur notre droite. Alors que nous passions, un homme a soudain sauté par-dessus la clôture. Massoud a demandé au chauffeur de s'arrêter et a envoyé un de ses gardes le chercher. Il lui a demandé pourquoi il avait sauté à l'intérieur. L'homme a répondu qu'il l'avait fait par curiosité. Massoud lui a fermement interdit de recommencer.

Une fois repartis, il m'a expliqué que ces conteneurs abritaient des fournitures essentielles, dont du matériel sensible qu'il avait retiré de Kaboul lors du repli de septembre 1996. Depuis, il s'appuyait sur cet équipement militaire pour la résistance. La sûreté et la sécurité de ces conteneurs comptaient manifestement beaucoup pour lui.

Quelque part sur notre gauche, de l'autre côté de la rivière Panjshir, sur les pentes de la montagne, les vestiges frustes d'un campement fait de galets de rivière, de pierres roulées et de terre ont attiré mon regard. Massoud m'a dit que c'était le camp de dizaines de milliers d'habitants déplacés de la plaine du Shomali, contraints par les talibans d'abandonner leurs maisons et de chercher refuge au Panjshir en 1996-1997. Il a ajouté que le Panjshir était alors assiégé et que la population avait enduré des épreuves extrêmes. La nourriture manquait désespérément. Certains attendaient que poussent les champignons pour pouvoir manger ; d'autres survivaient en mangeant de l'herbe.

Plus loin sur notre droite, en hauteur, se dressait un long bâtiment blanc à toit plat. Un certain nombre de personnes marchaient devant. Massoud m'a dit que c'étaient des prisonniers de guerre, parmi lesquels de nombreux ressortissants pakistanais venus combattre en Afghanistan aux côtés des talibans, dont quelques membres des forces de sécurité pakistanaises. J'avais déjà entendu de tels récits, mais les voir de mes propres yeux était stupéfiant. J'ai songé à demander à Massoud de s'arrêter pour aller les voir de près, puis j'y ai renoncé en constatant qu'il ne manifestait lui-même aucune envie de s'arrêter là. J'ai donc demandé à Madgul, le chauffeur, de ralentir un peu et j'ai réussi à prendre une photo du bâtiment.

Figure 10 — Le bâtiment où étaient détenus les prisonniers de guerre talibans et pakistanais.

La présence de milliers de ressortissants pakistanais dans les rangs des talibans constituait un défi direct à la souveraineté et à l'intégrité territoriale de l'Afghanistan. Pourtant, le monde, et en particulier le Conseil de sécurité des Nations unies, l'a largement ignorée.

Un an après ma visite au Panjshir, le correspondant du Sydney Morning Herald Christopher Kremmer publiait depuis l'Afghanistan, le 24 avril 1999, un reportage intitulé « From home to jail via university of hate ». Il y avait rencontré 106 prisonniers de guerre pakistanais détenus par les forces de la résistance à Lejdeh, dans la province de Takhar, et en avait interrogé plusieurs. Ils avaient entre dix-sept et trente-sept ans et venaient pour la plupart du Pendjab, du Sindh et du Baloutchistan.

Kremmer citait des diplomates occidentaux en poste à Islamabad, selon lesquels jusqu'à 8 000 Pakistanais avaient rejoint les talibans. D'après le gardien de la prison, tous ces prisonniers avaient été capturés les armes à la main sur le champ de bataille. Beaucoup affirmaient avoir été trompés par des recruteurs talibans leur assurant que Massoud était communiste et que les forces russes se trouvaient toujours en Afghanistan.

Nous avons poursuivi vers le sud, en approchant de l'entrée de la vallée du Panjshir, puis nous avons fait demi-tour. Sur le trajet du retour, j'ai eu le temps d'une conversation plus détendue avec le commandant Massoud. Roulant cette fois du côté droit de la route, je distinguais nettement les carcasses de chars soviétiques et d'armements lourds abandonnés depuis les années d'occupation. Massoud avait une histoire pour presque chacun d'eux : pourquoi c'était arrivé, comment, qui était impliqué.

À un moment, nous sommes passés devant une rangée de boutiques. J'ai demandé au commandant si nous pouvions nous arrêter un instant. Il m'a demandé pourquoi. Je lui ai dit que je voulais acheter un petit souvenir pour mes enfants. « À quoi pensais-tu ? » a-t-il demandé. J'ai répondu : peut-être un petit bijou en lapis-lazuli fabriqué sur place, pour ma fille, qui avait neuf ans. Il a ri et m'a dit : « Malheureusement, on ne trouve plus ce genre de choses dans les boutiques aujourd'hui. Elles ne gardent que l'essentiel. » Nous avons continué notre route.

Nous avons fini par arriver à l'endroit où Massoud avait promis au jeune garçon que nous nous arrêterions pour le thé. Sur la berge de la rivière Panjshir, sous un grand mûrier, une natte était étendue avec quelques matelas et coussins autour. C'était la fin de l'après-midi, l'heure de l'asr ;

nous avons fait nos prières, puis nous nous sommes installés sur les matelas pour une conversation mémorable. Le garçon a apporté des théières de thé vert, du pain, du miel et quelques douceurs. Au bout d'un moment, la conversation s'est éteinte et un silence paisible s'est installé.

C'est Massoud qui l'a rompu. Montrant le mûrier, il a demandé : « Sais-tu combien j'aime cet arbre ? »

J'ai répondu que non.

« Beaucoup, a-t-il dit. Beaucoup. »

Quand je lui ai demandé pourquoi, il a répondu : « Ce sont les mûres de cet arbre qui nous ont sauvés de la faim pendant une opération difficile contre les Soviétiques. » Puis il a ajouté : « Le monde promet beaucoup et nous donne très peu. Ce que tu as dans la main est différent de ce que tu n'as pas. Ce mûrier, lui, était dans notre main, et à ce moment-là, il valait des millions de dollars. » Il attachait une valeur profonde à ce qui se trouvait sous ses pieds, à ce dont il disposait vraiment.

Figure 11 — Sur la berge de la rivière Panjshir avec le commandant Massoud et le Dr Abdullah.

Nous sommes rentrés chez Massoud. Après le dîner, j'ai passé un moment à préparer un programme et à esquisser des premières idées pour l'école de Bazarak. Dans mon concept initial, je plaçais l'auditorium au rez-de-chaussée, les bureaux administratifs au premier étage et la maison d'hôtes au niveau supérieur.

Un peu plus tard, Massoud est entré et a examiné mes esquisses sommaires. Il s'est mis à tout questionner : pourquoi les fenêtres sont-elles là ? Pourquoi les portes sont-elles là ? Pourquoi l'auditorium a-t-il cette taille ? Pourquoi... À mesure que je répondais à chaque question, je voyais une certaine joie sur son visage. Il aimait sincèrement parler d'architecture et avait un vrai goût pour la discussion.

Il entrait même dans les plus petits détails : pourquoi ce nombre de marches ? Pourquoi les portes ont-elles cette largeur et cette hauteur ? Pourquoi les contremarches font-elles 18 cm, pourquoi pas moins, pourquoi pas plus ? Je lui ai expliqué que beaucoup de ces dimensions suivent des normes internationales utilisées dans la plupart des pays. J'ai eu le sentiment qu'il voulait que chaque élément du projet soit pleinement justifié, que rien ne soit arbitraire, rien sans raison claire.

Dans le bureau d'Amer Sahib

Le lendemain, j'ai accompagné Massoud à son bureau : une pièce rectangulaire étroite, avec un simple bureau et une chaise au fond, et des canapés et des sièges disposés de part et d'autre, face à face. La pièce était remplie de gens venus le voir, chacun avec une préoccupation ou une requête différente. Je me suis assis discrètement sur l'une des chaises latérales et j'ai observé la façon dont il recevait les visiteurs et traitait leurs problèmes.

Parmi eux se trouvaient des anciens venus du district de Bagram, dans la province de Parwan, sous contrôle taliban. L'eau d'irrigation de leurs terres était bloquée par d'autres depuis plusieurs jours. Massoud les a écoutés attentivement, puis a demandé à l'un de ses adjoints d'accompagner les anciens et de régler le problème directement sur place. C'était une illustration frappante de sa manière de gouverner : attentive, décidée, et profondément liée aux difficultés quotidiennes de son peuple.

Discuter des questions politiques

Au Panjshir, j'espérais accomplir beaucoup de choses, mais le temps filait. Mon congé touchait à sa fin et, vu l'incertitude sur la disponibilité des hélicoptères, je n'avais aucune idée de la manière ni du moment où je pourrais quitter l'Afghanistan.

Saisissant l'occasion, j'ai fait part de mes inquiétudes sur le manque d'organisation du gouvernement et sur les fractures supposées entre le commandant Massoud et le professeur Burhanuddin Rabbani. Il m'a répondu que ce qui comptait le plus, c'était de maintenir une force de résistance au moral élevé ; au-delà, trop de structures administratives formelles à l'intérieur du pays pouvait devenir nuisible. Ceux dont le nom figure sur les organigrammes officiels peuvent en être satisfaits, disait-il, mais ceux qui en sont exclus se sentent forcément blessés et deviennent destructeurs.

Il a reconnu que sa longue relation avec le professeur Rabbani n'avait pas toujours été facile. Dans des circonstances difficiles, elle avait connu des hauts et des bas. Avec le temps, pourtant, elle avait mûri en un partenariat éprouvé et solide.

L'asphaltage de la route principale

Vers la fin de mon séjour, le commandant m'a demandé ce que je pensais de l'asphaltage de la route principale du Panjshir. Ce qui m'a frappé aussitôt, c'est sa détermination à poursuivre le développement alors même

qu'il était quasiment assiégé par les forces talibanes. Souvent, entre deux communications radio avec ses commandants de terrain dans les provinces du nord-est, il abordait avec moi des questions de développement et de gouvernance : écoles, dispensaires, irrigation, routes, maisons d'hôtes, et bien d'autres. Je lui ai dit que, comme il le savait, la construction routière relevait des ingénieurs civils, alors que j'étais architecte ; il valait donc mieux consulter un ingénieur qualifié au sujet de l'asphalte.

Le jour de mon départ du Panjshir, tandis que l'hélicoptère prenait de l'altitude, la beauté majestueuse de la vallée a retenu mon regard. La rivière cristalline coulait à plein, les champs verts et les vergers bordaient le fond de la vallée, et les sommets enneigés sous un ciel bleu limpide formaient un chef-d'œuvre naturel. Un instant, j'ai imaginé la route entièrement asphaltée, et j'ai senti que l'asphalte, matériau étranger, amoindrirait le charme naturel de la vallée. J'ai pensé au contraire qu'un revêtement en pierre du Panjshir offrirait une solution plus harmonieuse, mieux intégrée et moins coûteuse à entretenir.

À côté de moi dans l'hélicoptère se trouvait Sediq, un adjoint de Massoud. J'ai sorti une feuille de papier de mon sac et j'ai écrit :

« Salam cher Amer Sahib — Je vous ai dit tout à l'heure que je n'avais pas d'avis sur l'asphaltage de la route du Panjshir et je vous ai suggéré de consulter un ingénieur civil. Maintenant, j'ai un avis : l'asphalte risque de compromettre la beauté naturelle de la vallée, et son entretien à long terme pourrait coûter cher. Je recommande d'envisager l'utilisation de la pierre naturelle de la vallée pour le revêtement de la route. Mahmoud Saikal »

J'ai plié le mot et l'ai remis à Sediq, en lui demandant de le transmettre au commandant à son retour au Panjshir.

Retour à Taloqan

Quand je suis rentré à Taloqan, mon congé était terminé et j'avais hâte de regagner l'Australie. Mais les pluies continues du printemps rendaient tout départ impossible. Aucun des trois hélicoptères de la résistance ne disposait de l'équipement nécessaire pour voler par temps de pluie. J'ai retrouvé Abul Fazl Khalili dans l'enceinte des commandos et nous sommes restés bloqués à Taloqan pendant dix jours. Il arrivait que le ciel soit dégagé au-dessus de Taloqan, mais la pluie persistait quelque part sur la route de Douchanbé, au Tadjikistan.

Pendant ces journées, nous avons marché dans la ville pour la découvrir. À notre grande surprise, nous y avons trouvé un restaurant moderne avec des serveurs en uniforme, et même un bain public bien tenu, où nous avons pu prendre un vrai bain après longtemps. J'y ai aussi retrouvé un vieil ami du début des années 1980, Sultan Mohammad Awarang, venu du Badakhchan.

Moomlaei

Abul Fazl cherchait du shilajit (moomlaei), une substance née de la montagne, une résine ancienne qui suinte de la roche après des siècles de transformation naturelle. Le Badakhchan en est réputé. Il n'arrêtait pas de me répéter à quel point c'était bon pour la santé. Un jour, l'un des commandos lui en a trouvé. Abul Fazl a annoncé qu'il en prendrait le lendemain matin et que je verrais la force que cela lui donnerait en deux heures. Je lui ai dit qu'il fallait faire un test sérieux et j'ai proposé que nous luttions tous les deux avant le déjeuner. Il a accepté, et la nouvelle s'est vite répandue parmi les commandos.

Le lendemain, Abul Fazl s'est levé tôt. Après sa prière, il a demandé un verre de lait chaud. Il y a raclé le moomlaei au couteau, l'a bien remué et l'a bu avec une grande satisfaction. Juste avant midi, j'ai remarqué quelques commandos rassemblés derrière notre fenêtre. Bientôt, beaucoup d'autres sont arrivés. Ils venaient assister au combat de lutte. Je ne voulais pas les décevoir ; les distractions étaient rares pour eux. J'ai donc demandé à Abul Fazl de se lever, et nous avons commencé. Nous avons joué les lutteurs professionnels, agrippés l'un à l'autre. D'un mouvement rapide, j'ai placé mon pied droit derrière sa jambe et je l'ai poussé au sol. Il est tombé, et il est apparu clairement que le moomlaei ne lui avait pas donné beaucoup de force. Nous étions tous deux contents d'avoir offert un moment d'amusement au milieu de tant de nouvelles sombres.

La crainte de la chute de Taloqan

Un jour, nous avons appris que les talibans et leurs alliés d'Al-Qaïda avaient percé la ligne de défense de Bangi tenue par les forces de la résistance, et que de violents combats étaient en cours pour les repousser. Ce soir-là, les commandos m'ont formé au maniement de la kalachnikov : comment la démonter et la remonter, charger les balles, viser et tirer. Ils voulaient que je sois prêt au cas où les talibans prendraient Taloqan. Je devais être en mesure de me défendre.

Le lendemain, le ciel était dégagé au-dessus de Taloqan. Je me suis rendu au centre de communication de la résistance (Markaz-i-Mokhabera) pour m'informer de la météo sur la route de Douchanbé. Le jeune officier de service m'a répondu qu'il était pris par une réunion importante. J'ai appris peu après qu'une vingtaine de commandants du Takhar et du Badakhchan, vingt-cinq environ, parmi lesquels le commandant Ahmadi, s'étaient réunis pour une liaison radio avec le commandant Massoud, qui se trouvait au Panjshir. Je me suis assis discrètement dans un coin de la pièce. Le haut-parleur principal avait été posé au sol, au centre, et les commandants étaient assis autour, attendant la voix de Massoud.

Après plusieurs minutes de réglage des fréquences, la voix de Massoud a fini par arriver. Il a salué chaque commandant par son nom et, en entendant leur nom, ils s'avançaient et s'inclinaient vers le haut-parleur comme s'il était dans la pièce, signe indubitable de loyauté. Comme à Khenjan, il les a écoutés un par un. La plupart se plaignaient de pénuries, surtout d'armes.

Quand ils ont eu terminé, Massoud a répondu à leurs préoccupations. Il leur a rappelé comment eux-mêmes, et leurs pères, avaient résisté à l'invasion soviétique presque sans moyens. Il a ensuite décrit les mouvements des talibans, expliquant que des forces fraîches s'étaient rassemblées à Baghlan et à Kunduz pour s'emparer de Bangi, dans le Takhar, et de Burka, dans le Baghlan. Si ces districts tombaient, Taloqan serait la suivante. Il a promis de répondre à une partie de leurs besoins et les a exhortés à mettre de côté leurs querelles internes, à renforcer leur coopération et à coordonner leurs efforts. Il a également promis d'envoyer bientôt Fahim Khan à Taloqan pour aider à constituer un front uni contre les desseins des talibans.

Le lendemain, le maire de Taloqan, l'ingénieur Omar, nous a conduits, Khalili et moi, sur la ligne de front de Bangi. De jeunes hommes de différentes origines ethniques se tenaient dans les tranchées, épuisés mais résolus. Parmi eux, un combattant dont les quelques biens racontaient toute la guerre : une bouteille en plastique coupée, à moitié remplie d'eau de pluie trouble, un morceau de pain enveloppé dans une serviette et glissé dans sa ceinture, et des chaussures en plastique usées, sans lacets.

Je me suis assis à côté de lui et je lui ai demandé comment ça allait. Il m'a répondu calmement que tout allait bien et que l'ennemi ne briserait pas leur ligne. Je lui ai demandé ce qui le faisait tenir, l'estomac vide, sans chaussures correctes et presque sans eau. Il m'a regardé avec une conviction tranquille et m'a dit : « Allah — et notre chef, Amer Sahib,

l'homme honnête. »

Quitter l'Afghanistan

En quelques jours, la nouvelle nous est parvenue que Fahim Khan était arrivé à Taloqan. J'avais alors plus d'une semaine de retard sur ma reprise de travail en Australie et je cherchais désespérément un moyen de rejoindre Douchanbé. Avec Abul Fazl, nous sommes allés voir Fahim Khan pour solliciter son aide. Malgré un emploi du temps très chargé, il nous a écoutés attentivement et nous a assuré qu'il nous aiderait.

Deux jours plus tard, le commandant Daoud nous a fait dire de nous tenir prêts : un hélicoptère partait d'abord pour le district de Chahab, dans le Takhar, afin de remettre à sa famille le corps d'un martyr, puis poursuivrait vers Douchanbé.

J'ai rassemblé mes affaires en hâte, offert quelques objets aux commandos et couru vers l'hélistation. Nous sommes montés à bord et l'équipage a posé le cercueil du jeune martyr sur le plancher, juste devant mes jambes. Cette vue m'a empli d'une tristesse profonde et silencieuse.

Au moment où la porte allait se fermer, j'ai vu le commandant Daoud courir vers nous, quelque chose à la main. Il s'est approché, a tendu le bras et m'a passé un petit objet enveloppé dans du papier journal. Puis il a reculé, a fait un signe de la main et nous a dit au revoir avec un grand sourire. J'ai gardé le paquet jusqu'au décollage. Ce n'est qu'alors que je l'ai ouvert : à l'intérieur, un morceau de lapis-lazuli brut et un petit mot : « De la part d'Amer Sahib, pour votre petite fille. »

Que, dans toutes les exigences et les turbulences de son univers, Amer Sahib ait pensé à ma petite fille était stupéfiant. Cette pierre est toujours entre les mains de ma fille aujourd'hui.

L'hélicoptère s'est posé à Chahab. La remise du corps du jeune martyr à sa famille en deuil et aux villageois fut une scène d'une immense tristesse. Après une brève halte, l'appareil a redécollé vers Douchanbé, d'où j'ai organisé mon retour en Australie.

Mon appréciation de la situation

Pendant mon séjour en Afghanistan, le nord-est m'a semblé l'un des endroits les plus seuls de la terre : une région coupée de l'attention du monde et laissée à porter ses fardeaux en silence. Il n'y avait aucune présence internationale, aucune organisation humanitaire, aucun

journaliste étranger. Elle ne tenait que par sa propre détermination.

Notre présence, malgré les fonds limités que nous apportions, a beaucoup compté pour la population. En un court séjour, nous avons pu amorcer la reconstruction d'un village entier, devenu depuis une petite ville animée, et équiper deux écoles de filles. À cette époque, les écoles de filles étaient fermées dans les zones sous contrôle taliban, rappel brutal des graves exactions et des violations des droits humains commises par les talibans.

De l'autre côté de la frontière, le Tadjikistan nouvellement indépendant, doublement enclavé et sortant à peine d'une guerre civile brutale, offrait un corridor étroit et fragile vers le monde extérieur. Par ce passage limité, l'Iran, la Russie et l'Inde apportaient, pour leurs propres raisons stratégiques, un soutien politique, diplomatique, logistique et technique modeste à la résistance afghane confrontée au régime extrémiste des talibans. On était loin d'une coalition coordonnée ou d'un effort bien doté : il s'agissait plutôt d'un petit groupe d'États cherchant à empêcher l'effondrement complet d'un front négligé.

La présence du président Rabbani, du commandant Massoud et d'autres dirigeants politiques multiethniques à l'intérieur du pays, s'appuyant sur les ressources humaines qui les entouraient et sur les ressources naturelles sous leurs pieds, rassurait notre peuple, la région et le monde : l'espoir demeurait dans la lutte contre des forces radicalisées, violemment extrémistes et terroristes, responsables de violations massives des droits humains en Afghanistan et menaçant la paix et la sécurité régionales et mondiales.

J'ai connu Massoud comme un homme discipliné, guidé par des principes et profondément responsable, un homme qui se tenait instinctivement du côté de valeurs universelles comme la liberté, la justice et les droits humains. Sa foi était inébranlable, et les enseignements du Coran façonnaient son caractère modeste et sa conduite. Il ne s'est jamais présenté comme un Tadjik ou un Panjshiri ; il portait en revanche une fierté discrète d'être citoyen afghan. Il se voyait d'abord comme un serviteur de son pays, dévoué à son intérêt supérieur plutôt qu'à une identité plus étroite. Son sens pratique rassurait son entourage, et sa présence apportait un calme et une concentration constants à toute assemblée. Quand il sortait, la pièce paraissait soudain vide, comme si quelque chose d'essentiel était parti avec lui.

Massoud possédait un don naturel pour le commandement militaire et le leadership organisationnel, un talent bien adapté aux difficultés de

l'Afghanistan de son vivant. Il était issu du peuple, il est resté avec le peuple et n'a jamais perdu le contact avec le terrain. Même en pleine crise, il gardait son humour et rassurait ceux qui l'entouraient. Son pragmatisme fondé sur des principes et sa tolérance étaient tels qu'au moins un prisonnier de guerre russe est devenu l'un de ses gardes de confiance, a embrassé l'islam, a épousé une femme du pays dans des circonstances peu ordinaires et est resté des années en Afghanistan. Il a montré la même compassion envers des candidats à son assassinat et des rivaux politiques dans leurs moments de détresse, reflet d'un engagement plus large en faveur de la réconciliation et de la retenue.

À mesure que son influence grandissait, il a inévitablement attiré l'attention de dirigeants géopolitiques régionaux et mondiaux. Il les abordait avec clarté, dignité et sens stratégique, toujours conscient de ce qui était en jeu pour son pays. Il a beaucoup dialogué avec des acteurs extérieurs, mais il a toujours pris ses décisions lui-même.

Beaucoup de ces acteurs ont cherché à se servir de Massoud à leur avantage. Pourtant, comme il le racontait lui-même, en 1989 ses forces n'ont pas reçu une seule balle de l'extérieur de l'Afghanistan. Il a exhorté les États-Unis à cesser d'affirmer qu'ils soutenaient la résistance alors que ce n'était pas le cas, et à renoncer à présenter faussement la victoire du peuple afghan comme un triomphe américain.

Malgré ses forces considérables, les limites de Massoud étaient visibles. La structure politico-militaire qu'il avait bâtie était profondément centrée sur sa personne : efficace pour une guerre de résistance, mais fragile par nature pour la construction d'un État et la gouvernance à long terme. Son assassinat tragique par des agents d'Al-Qaïda le 9 septembre 2001, acte marqué par une violence extrême et des violations des droits humains, a mis cette vulnérabilité à nu. Malgré des gains rapides sur le terrain et une coordination avec l'intervention internationale après le 11 septembre, en moins d'un an le système qui s'était agrégé autour de son autorité a commencé à se défaire. Sans son leadership unificateur, beaucoup d'anciens fidèles ont dérivé vers des ambitions personnelles ou factionnelles, et sa structure organisationnelle s'est rapidement effondrée.

Ce schéma renvoie à un défi historique plus large en Afghanistan, où les traditions politiques se sont construites autour d'individus plutôt que d'institutions. Des structures étatiques durables, l'État de droit et des systèmes de gouvernance capables de survivre au-delà du mandat d'un seul homme ont rarement pris racine. Massoud semblait parfaitement conscient de cette faiblesse structurelle. Peut-être attendait-il du parti

politique auquel il appartenait, le Jamiat-i-Islami Afghanistan (JIA), qu'il y remédie ; mais le JIA aussi restait centré sur un chef, le professeur Rabbani.

La vision politique de Massoud rompait nettement avec les schémas anciens de l'Afghanistan. Il envisageait un État unifié, démocratique et souverain, gouverné par l'État de droit et des institutions qui fonctionnent : un pays où tous les groupes ethniques partageraient le pouvoir, où les femmes auraient des droits et l'accès à l'éducation, où l'islam serait pratiqué avec modération et où la paix viendrait d'un règlement politique plutôt que d'un conflit sans fin. Il voulait un système équilibré et représentatif, une armée nationale professionnelle et l'affranchissement de toute manipulation étrangère, avec la conviction que l'avenir de l'Afghanistan devait être façonné par son propre peuple.

Massoud Foundation Australia — www.massoudfoundation.au — Depuis
2020